

Yeux fertiles

Numéro 104, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (104), 141–147.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

La Méridienne

Leméac, collection « Ici l'Ailleurs », 2004, 116 p.

L'enfance, toujours l'enfance, ses cris, ses peines, ses souvenirs voilés, ses sarabandes enjouées et ses plaintes irritantes. Nous y puisons sans cesse et y trouvons toujours de quoi mentir, de quoi éveiller la sympathie, de quoi tendre le filet de nos récriminations d'adultes. Nous l'avons glorifiée, analysée, elle trône maintenant au sommet des valeurs à préserver, comme si elle était devenue, avec les années, une réserve faunique, un bien patrimonial.

Dans les livres et à la télévision, on nous serine la chanson de l'enfance puisqu'elle semble apporter tant de réponses, tant de vérités. Nous voulons toujours en savoir plus. Elle nous offre des causes et des entrées en matière, des émotions vives et des naïvetés déroutantes. Bref, elle séduit.

Certes, nous aurions souhaité confirmer notre lassitude, allumer tous les flambeaux de l'indignation et demander plus de retenue, moins d'atermoiements, moins d'enfance. Mais, bien que sévisse toute cette industrie de l'enfance, il est difficile de rester insensible à sa reconstitution littéraire. Parce que nous partageons tous un passé commun, constitué de moments d'incertitude, de révélations, de grandes surprises et de grandes peurs. L'écrivain de talent réussit à saisir cette part universelle de l'enfance pour nous la restituer dans toute sa chaleureuse naïveté.

La belle collection « Ici l'Ailleurs » publiée par Leméac et dirigée par Aline Apostolska, bien qu'elle propose de courts récits d'enfance et d'éveil à l'écriture, se démarque de cette folie enfantine psychologue en cherchant d'abord à transmettre cette chaleureuse naïveté de l'enfance, le plaisir du texte, le plaisir de l'apprentissage de l'écriture et l'inventivité de la jeunesse. Reprenant un peu par le thème et le format la collection « Haute enfance » publiée chez Gallimard, « Ici l'Ailleurs » donne libre cours à l'imagination des écrivains sollicités et le résultat est probant.

Marie-Andrée Lamontagne nous offre donc un livre avant tout, plus qu'une simple étude ou un témoignage journalistique. Elle met en scène son enfance et tricote le temps selon ses désirs.

Elle nous présente d'abord sa grand-mère, cette dame digne et éduquée, Américaine francophone, qui, d'une certaine manière, façonnera son appétit pour la littérature. La petite Marie-Andrée fréquente beaucoup ses grands-parents. Nous assistons au spectacle de leur vie paisible et digne. La grand-mère et son mari, un réel aventurier aux mœurs viriles, sont les guides du lecteur qui nous conduisent là où l'auteure veut bien nous mener : dans cet univers de rusticité noble et de simplicité orgueilleuse.

L'auteure navigue d'amont en aval, peint des miniatures, tout en retenant quelques récits significatifs de sa jeunesse. Elle se penche sur quelques épisodes de son enfance pour en soustraire des atmosphères feutrées, silencieuses, recueillies. Sa grand-mère s'étant tue, elle allume la télévision, tombe sur des dessins animés. Lors d'une promenade en voiture avec sa famille, son père lui montre l'ancien emplacement d'un hôpital près d'un vieux camp de bûcherons. La scène est décrite de telle manière que nous pénétrons, avec la narratrice, dans cet espace citadin incongru, planté en pleine campagne. C'est que, tout en filigrane de ces courts instants, de ces souvenirs distribués ici et là, assemblés en courtepoinette, apparaît le portrait d'une jeune fille, d'une paysanne, qui deviendra écrivaine. Nous ne saurions saisir toute la noblesse tranquille de son propos sans nous attarder à l'importance qu'elle accorde au mot « paysan ». C'est que Lamontagne s'intéresse à l'âme paysanne. Non pas celle encensée par les mouvements socialistes du début du siècle précédent mais bel et bien une espèce d'état existentiel singulier : un bagage de connivences qui se reconnaît à l'instinct, que l'on repère immédiatement chez autrui.

Elle ira même jusqu'à s'insurger contre cette honte moderne de la paysannerie : « Je n'ai jamais compris pourquoi ceux des villes se moquent des paysans ni pourquoi ceux qui se savent issus de ce monde ne trouvent rien de mieux à faire que de l'oublier et de taire leurs origines auprès de leur entourage. » (p. 36) La deuxième partie du livre, intitulée « Un dialogue », approfondit cette interrogation qui traverse par ailleurs tout son récit. Ainsi, le paragraphe que nous venons de citer ouvre un chapitre portant, entre autres, sur Pirandello, de descendance paysanne. L'auteure nous amène à Agrigente, en Italie, et nous prenons le car jusqu'au lieu-dit Le Chaos, village où naquit le célèbre dramaturge. Dans la carrière d'un homme de lettres de cette trempe, la nécessité de monter à

Rome, de frayer avec la bourgeoisie lettrée, arrive assez vite. Lamontagne, tout en nous faisant visiter la maison natale de ce grand auteur qu'elle chérit, n'oublie pas de nous rappeler le ridicule empesé de la vie bourgeoise et son artificialité exaspérante. Qui sait si ce Pirandello fatigué par les manières de la grande bourgeoisie romaine ne serait pas devenu ce Survenant de Guèvremont, cet homme fier et nomade qui aurait refusé de renier son essence sicilienne, profondément paysanne ? C'est ce que s'amuse à nous laisser croire l'auteure en précisant que la Sicile est « présente avec netteté dans tous ses écrits. Une Sicile de paysans, bien sûr (...) ». (p. 47)

Le lecteur suit le parcours chaotique de la narratrice, saute d'un lieu géographique à un autre, d'une époque à une autre. Il n'y a pas de liens évidents entre ces épisodes sinon celui que le souvenir des histoires de sa grand-mère a réussi à tisser. La méridienne du titre n'est pas la célèbre sieste, mais bien la direction, le chemin que prend une vie selon le bagage intérieur des individus. Telle la ligne géographique qui sépare les pôles, la méridienne traverse tous les climats, plusieurs pays, pour suivre son trajet, correspondre à son tracé. C'est ainsi que Lamontagne nous fait suivre la sienne, aligne les influences et les événements, les idées et les désirs, tels des bouts de vecteur, des cailloux sur le chemin qui l'a définie. Elle nous parle de l'écrivaine Eudora Welty, s'attarde aux effets de la lecture de *Moby Dick* sur sa sensibilité d'écrivaine naissante, partage avec nous son expédition forcée à l'Expo 67, et surtout, nous raconte l'histoire nimbée de légende du long voyage de prospecteur d'or de son grand-père dans l'Ouest canadien.

L'écrivain, suivant sa méridienne, apprendrait lentement à donner un sens au hasard. Marie-Andrée Lamontagne nous montre comment elle a pu ainsi surmonter l'aléatoire curieux de la vie. Leçon de patience et de mémoire, son livre vient transmettre cette espèce de douce sérénité que distille le sens d'un parcours. Il offre aussi le portrait de l'arrimage heureux d'une réponse au néant, celle de l'écriture, quête bien légitime, humaine, peut-être même la plus belle, celle du refus de l'indifférence aux choses, aux êtres et aux mots.

Alors peu à peu j'ai compris que la seule ligne qui compte vraiment était celle que ma grand-mère m'avait appris à tracer, sans le savoir, pendant tout le temps que j'étais restée auprès d'elle. C'est une ligne qui n'existe pas sur le plan horizontal, car elle plonge en soi, dans le silence, le secret, le subtil, dans ce que nul autre que soi ne peut voir. Mais si on sait com-

ment s'y prendre, si on est attentif, et silencieux, cette ligne dessine la méridienne qui donnera un sens au hasard.

Bertrand Laverdure

FRANÇOIS BARCELO

Rire noir

XYZ éditeur, collection « Étoiles variables », 2004, 233 p.

Écrivain d'expérience, assez éclectique, qui s'est frotté avec bonheur autant au roman qu'au polar, en passant par l'essai ou le livre jeunesse, Barcelo rassemble avec *Rire noir* une quinzaine de nouvelles parues déjà, pour la totalité, dans des journaux, revues, ou collectifs divers.

Bien que ce soient des récits courts, la tradition veut qu'on les offre le plus souvent sous l'égide d'un thème qui donne une nouvelle perspective à l'ensemble. Ici, c'est l'ironie et l'humour noir qui, comme l'indique le titre, jouent le rôle d'agent de liaison. Un seul bémol à cet égard : certaines nouvelles s'accordent moins bien que d'autres avec l'esprit général et semblent davantage répondre à des impératifs de commande – respecter le thème du collectif dans lequel elles s'inséraient à l'origine –, une finale festive pour « Un sandwich à Rarotonga » ou un texte centré sur l'automobile dans « La Cadillac de mon père », par exemple. Détails, toutefois, qui ne diminuent pas le mérite de l'auteur.

Barcelo maîtrise avec brio l'art de la chute ou du récit court et manie avec autant de virtuosité le cynisme. L'humour noir se pratique nécessairement aux dépens de cibles et ce recueil en a plusieurs qui, exception faite de « l'hommerie », fléau intemporel, sont très propres à notre société actuelle. Qu'il tire à bout portant sur le gouvernement, la bureaucratie, la langue de bois ou sur le clonage, la parapsychologie et la crédulité des gens qui y souscrivent, la paranoïa du terrorisme, la dure réalité des gardes partagées ; qu'il écorche au passage la banlieue et sa horde de clichés consuméristes, ou encore l'individualisme exacerbé, l'auteur démontre une grande compréhension de la psyché humaine ainsi qu'un réel talent à la mettre en scène.

Dans « Héros de Bougainville », notamment, l'auteur expose des points de vue très divergents selon les sentiments des protagonistes (haine, indifférence ou amour de l'autre), les répliques sont diversement interprétées à l'aune de ces filtres, ce qui génère des quiproquos voire des contresens assez savoureux. Le comique naît aussi de la parité de ce genre de situation avec la vraie vie, cet enlèvement dans l'erreur crasse quand une personne persiste à croire malgré les évidences que l'élu(e) de son cœur n'est pas insensible à ses charmes. L'explication du jargon hospitalier bureaucratique prête tout autant à rire par son ironie et sa tendance à vider de sa substance tout individu en le réduisant à un terme neutre, commode et désincarné qui le désigne désormais. À cet égard, la nouvelle « La Salope », écrite dans une structure théâtrale, va encore plus loin et baigne tout entière dans la satire. On se moque de la bureaucratie gouvernementale mais plus encore des tractations, pots-de-vin, malversations, bref de la corruption de l'État qui attaque jusqu'à la dignité des gens.

Dans « L'homme qui faisait arrêter les trains », l'utilité des intentions et programmes gouvernementaux est également remise en cause. Et le « service de propagation de la culture en milieu inculte » (!) entend faire rayonner la littérature pour des raisons qui n'ont rien à voir avec celle-ci.

Ailleurs, l'auteur s'en prend à l'individualisme exacerbé, comme dans « Blanc comme neige » où le narrateur veut d'abord sauver sa peau, quitte à écraser les autres. Toute sa logique est distillée à partir de sa propre personne, concentrée sur son unique intérêt. On est aux antipodes du bon Samaritain, avec qui certains personnages vont pourtant le confondre ! Une autre bonne nouvelle en ce sens est « Tous des imbéciles » qui reprend en quelque sorte l'idée d'un fléau actuel tel le sida mais en inversant certains paradigmes. Au lieu d'être une maladie un peu « honteuse » qui sévit, à l'origine, chez des minorités sujettes aux quolibets, ici, le « syndrome d'insuffisance cérébrale » ou SIC (!) s'attaque aux personnes les plus intelligentes. Du coup, comme dans le fameux conte « Les Habits neufs de l'empereur », l'orgueil des gens les aveugle et tous souhaitent contracter la maladie plus tôt que tard tout en se toisant les uns les autres avec méfiance.

Mais dans un cas comme dans l'autre, ces deux dernières nouvelles ont pour cadre une situation de crise – avec un cadavre dont on doit disposer ou une pandémie à endiguer – qui

place l'être humain en repli naturel et en mode du « chacun pour soi ». Les morts tombent mais on sourit car on reconnaît bien la nature humaine qui se débat au milieu de ces épreuves. L'auteur exploite de beaux prétextes pour illustrer les contradictions et les vicissitudes du genre humain.

La dernière nouvelle constitue peut-être la seule propre à toucher le lecteur par son côté tragique teinté de lyrisme. « Dernier soir sur un pont » se déroule dans un climat de dénuement, d'irréalité et de lucidité à la fois. Comme souvent chez Barcelo, le narrateur est soit un enfant, soit un esprit juvénile rémanent par sa naïveté ou son regard porté sur le monde. Cette nouvelle relève aussi de la lignée des contes tels « La Petite Marchande d'allumettes » où le protagoniste profite d'un spectacle ultime, un dernier beau mirage, un chant du cygne qui précède la mort. Seulement, ici, il y a un frère pour, subtilement, donner un coup de pouce compassionnel à la Grande Faucheuse.

Une constante tout au long du recueil est l'omniprésence du raisonnement. Les personnages cogitent, fomentent des plans, réfléchissent, planifient point par point un meurtre, un vol ou encore la façon de se débarrasser d'un cadavre gênant qui les incrimine à tort. Ailleurs, c'est le principe de « l'arroseur arrosé » qui prévaut. Le narrateur s'applique à tendre les filets d'un piège dans lequel il s'empêtre et souvent périt lui-même. Tantôt il décède d'un accident bête et pourtant évitable, dû à l'incurie de son jugement ou à son raisonnement boiteux.

Barcelo offre en somme une tribune au sous-doué, à l'homme sans envergure. On fait une incursion dans ses préoccupations médiocres, dans sa « télé-réalité ». Mais en décortiquant cet ordinaire, il en exhibe les rouages. Le lecteur pénètre dans la tête des personnages et assiste, friand, à toutes leurs pensées, à toutes leurs cogitations. Il réalise ainsi que cet ordinaire regorge d'intérêt – grâce aussi au talent de l'écrivain à le dépeindre – et demeure captivé par un effet mi-voyeur, mi-miroir.

On retrouve dans ce livre, outre une forte représentation des petites gens, celle aussi des hommes, blancs, québécois et « pure laine ». Cette présence serait-elle induite par une forme de nostalgie d'un Québec d'autrefois ? L'auteur, visiblement, a la rage de nommer ces figures naissant sous sa plume, de baptiser même ceux qui font de fugaces apparitions. Les noms

ont toujours une forte consonance québécoise, autant dans les nouvelles montréalaises que rurales.

Cette manie ajoute du pittoresque et renvoie à un univers en partie révolu de Québécois de souche, de village en vase clos où sévit la consanguinité. En région urbaine, il est plutôt question des petits commerces à la *Roger Toupin*, *épiciers variété*, des dépanneurs du coin qui livrent à domicile, des magasins qui ferment le dimanche, etc.

Dans la nouvelle « Bienvenue à Montréal », alors que pour une rare fois on a affaire à un étranger (un immigré russe trouvé près de la frontière canado-américaine), celui-ci incarne l'inconnu, la menace. Cette nouvelle qui semble ultérieure au 11 septembre 2001 puise peut-être là son sentiment xénophobe et méfiant en exploitant encore ici le potentiel comique d'une méprise (comme dans la finale de la nouvelle « Prenez cinq ») qui fait basculer l'histoire.

Avec *Rire noir*, on est plongé tête première dans « l'homérimie ». L'illustration stylisée de la page couverture est idoine à cet égard. L'un ne voit rien, l'autre n'entend rien et le dernier ne dit rien. Ce poncif des trois petits singes fait écho aux propos du recueil qui met en lumière le comportement humain, l'homme pris dans des situations délicates ou délicieuses. Les histoires se nourrissent surtout de la réflexion, prolifique et abondante, ou d'une certaine logique poussée à l'absurde. On y rit jaune, on s'y régale et on y reconnaît notre société qui engendre ses propres monstres.

Rachel Laverdure